

# NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

**11 août 2024**

**Un problème  
d'identité**

**Pasteure  
Françoise Mézi**

**Texte : Jean 6,41-51**

## Notes bibliques

### Contexte

Le prologue (Jn 1,1-18) a posé le cadre de l'Évangile. Le récit s'ouvre ensuite à Béthanie, avec le témoignage archétypal de Jean-Baptiste, à l'origine de l'appel de Simon et André. Jésus retourne en Galilée et appelle en chemin Philippe et Nathanaël à le suivre. Le ministère de Jésus en Galilée commence à Cana avec le signe de l'eau changée en vin durant des noces. Jésus monte ensuite à Jérusalem pour la fête de la Pâque : il attire immédiatement l'attention des foules et des autorités du temple, en chassant les marchands du temple et en produisant d'autres signes. Tant et si bien que Nicodème, un chef des Pharisiens, vient le trouver chez lui la nuit. L'échange avec Nicodème commence par un enseignement de Jésus sur la nouvelle naissance, qui conduit à un malentendu, et se conclut par un enseignement de Jésus sur le mal, la lumière et la vérité. S'ensuit un passage où les disciples de Jean s'inquiètent de la popularité de Jésus, suite à quoi Jean se réaffirme comme l'heureux témoin de Jésus, Messie, Fils de Dieu. Jésus décide de rentrer en Galilée. Avec ses disciples, ils passent par la Samarie, où se déroule la rencontre au puits avec la Samaritaine. Rentré en Galilée, Jésus guérit le fils d'un homme au service du tétrarque Hérode Antipas, puis retourne à Jérusalem pour une fête de pèlerinage. Un jour de sabbat, Jésus remet debout un homme grabataire depuis 38 ans, ce qui déclenche une controverse avec ceux que l'Évangile de Jean nomme 'les Juifs' (voir commentaire du Verset 6:41 p.8). Jésus repart

en Galilée, suivi par une grande foule 'd'environ cinq mille hommes' que Jésus nourrit en bénissant cinq pains et deux poissons. Une fois la foule rassasiée, les restes de pain remplissent douze paniers. Les disciples partent le soir pour Capharnaüm ; Jésus les rejoint en marchant sur la mer. La foule rejoint Jésus à Capharnaüm, et Jésus les enseigne sur ce qui s'est passé la veille : « Oui, je vous le déclare, c'est la vérité : ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain des cieux, mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain des cieux.



Car le pain de Dieu, c'est celui qui descend des cieux et qui donne la vie au monde. » Ils lui dirent : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là. » Jésus continua : « Moi je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » (Jean 6,32-35)

Cet enseignement fait réagir 'les Juifs' : Jésus réitère son enseignement à leur intention : notre passage, du verset 41 au verset 51, constitue le début de cet enseignement, qui se termine au verset 59, où il est précisé que cet échange a lieu à la synagogue de Capharnaüm.

## **Au fil du texte**

### **Commentaires détaillés**

Les commentaires détaillés de Jean 6,41-51 sont disponibles :

- en ligne avec le texte source en regard en cliquant sur ce lien : <https://guidestepbible.blogspot.com/2024/07/jean-641-51.html>
- et dans l'Annexe : étude détaillée du texte du présent document, p.8.

### **Que retenir de cette étude détaillée ?**

- 'Les Juifs' (c'est ainsi que l'Évangile de Jean nomme les juifs hostiles à Jésus – voir commentaire du Verset 6:41 p.8) refusent à Jésus le statut divin de celui qui se présente comme descendant du ciel ; ils s'en tiennent à des critères objectifs : ils ont vu de leurs yeux que Jésus est le fils de Joseph et Marie
- Jésus, lui, exprime son identité sur un plan subjectif et relationnel : « Moi, je suis... ». La divinité de Jésus se joue dans le caractère universel de cette identité.

Ce sera le thème de la prédication.

# Proposition de prédication

(12.000 caractères avec la lecture biblique – environ 15 mn)

**Remarque** : Le texte ci-dessous est tiré de la Nouvelle traduction en Français Courant, **modifiée** pour tenir compte des constats de l'étude détaillée. Et **en violet** dans la prédication les parties à personnaliser.

## Jean 6,41-51 (Nouvelle en Français Courant **modifiée**)

Jean 6,<sup>41</sup>Les Juifs grommelaient au sujet de Jésus parce qu'il avait déclaré : « Moi je suis le pain qui est descendu des cieux. » <sup>42</sup>Ils disaient : « N'est-ce pas Jésus, le fils de Joseph ? **Celui dont nous avons de nos yeux vu le père et la mère ?** Comment peut-il dire maintenant : "Je suis descendu des cieux" ? » <sup>43</sup>Jésus leur répondit : « Cessez de **grommeler** entre vous. <sup>44</sup>Personne ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé **ne l'y entraîne, et moi je le relèverai au jour ultime.** <sup>45</sup>Les prophètes ont écrit ceci : "Ils seront tous instruits par Dieu." Toute personne qui écoute le Père et qui reçoit son enseignement vient à moi. <sup>46</sup>Cela ne signifie pas que quelqu'un ait vu le Père ; seul celui qui est venu de Dieu a vu le Père. <sup>47</sup>**Amen, amen je vous le dis** : celui qui croit **a** la vie éternelle. <sup>48</sup>Moi je suis le pain de vie. <sup>49</sup>Vos ancêtres ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. <sup>50</sup>Mais le pain qui descend des cieux est tel que celui qui en mange ne mourra pas. <sup>51</sup>Moi je suis le pain vivant descendu des cieux. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra pour toujours. Le pain que je donnerai pour que le monde vive, c'est ma chair. »

Comment parler de quelqu'un qu'on aime ?

Pensez à une personne que vous aimez – que vous aimez très fort. [silence]

Les premiers mots qui vous viennent à l'esprit pour en parler, c'est quoi ?

- Dire comment elle est ? Genre : **Des yeux qui font baisser les miens / Un rire qui se perd sur sa bouche / Voila le portrait sans retouche / De l'homme auquel j'appartiens**
- Dire qui elle est pour vous ? Genre : **Quand il me prend dans ses bras / Qu'il me parle tout bas / Je vois la vie en rose**

Il y a deux façons de décrire quelqu'un qu'on aime. Il y a ce qui se voit, que tout le monde peut constater, qui tente d'être plutôt objectif – **dans la chanson d'Édith Piaf : un regard**

direct et quelqu'un de plutôt souriant. Et il y a ce que l'on vit avec cette personne, qui nous est personnel et subjectif : je vois la vie en rose.

Pensons maintenant à quelqu'un qu'on a croisé hier, dans les transports, dans un magasin ou ailleurs, et qu'on ne connaît pas. Les premiers mots qui vous viennent à l'esprit pour en parler, c'est quoi ? [silence]

On n'a rien vécu ensemble, donc on décrit cette personne uniquement avec ce qu'on a pu en voir, avec des critères objectifs. Par exemple moi hier je suis passée au garage pour la révision de ma voiture. Le garagiste avait un nouvel aide. Il était brun, barbu, de taille moyenne, et il avait l'air timide parce qu'il parlait doucement – mais c'est peut-être parce qu'il était nouveau dans ce job et qu'il manquait encore d'assurance ?

On est bien d'accord que moins on connaît une personne, plus on va recourir à des critères objectifs pour la décrire. Et, inversement, mieux on connaît une personne, plus on va recourir pour la décrire aux expériences que l'on a vécues avec elle, plus on va être dans le subjectif. Quand on ne connaît pas beaucoup une personne, on la décrit de l'extérieur, on utilise son identité sociale, ce qu'elle donne à voir à tout le monde. Et quand on la connaît bien, on la décrit de l'intérieur de notre être, avec les émotions, les découvertes qu'elle nous a données à vivre – avec tous les effets que sa présence produit en nous.

Les Juifs de notre histoire ne connaissent pas bien Jésus. Quand ils parlent de lui ils disent : *N'est-ce pas Jésus, le fils de Joseph ? Celui dont nous avons de nos yeux vu le père et la mère ?* Ils utilisent son identité sociale – ce qui se voit et qui est de notoriété publique : Jésus est le fils de Joseph et Marie. Et ils se considèrent comme des autorités en matière de religion. Alors, en tant qu'autorité religieuse, ils déclarent que Jésus ne peut pas être d'origine divine : *Comment peut-il dire maintenant : "Je suis descendu des cieux" ?* C'est tout le drame qui se joue dans la Passion que nous racontent les Évangiles : le refus des autorités religieuses de reconnaître Jésus comme d'origine divine, comme fils de Dieu – et sa condamnation à mort pour blasphème.

Mais ceux qui connaissent bien Jésus, qui ont fait route avec lui, qui sont ses disciples, ceux qui viennent de vivre l'expérience qui nous est racontée dans la multiplication des pains, au début du chapitre 6 – ceux-là sont convaincus que Jésus est porteur d'une puissance de vie extraordinaire, et à cause de cette puissance de vie extraordinaire, ils lui attribuent l'identité de Fils de Dieu, de Messie, celui que tout que le peuple d'Israël attendait pour venir le sauver. On pense aux témoignages de Jean-Baptiste (Jean 1,34) Nathanaël (Jean 1,49), Marthe la sœur de Lazare (Jean 11,27) ou Pierre, à la fin de ce chapitre – tous affirment : tu es le Fils de Dieu, ou comme Pierre : tu es le Saint de Dieu.

Cette identité-là, les Juifs la considèrent comme une identité sociale. Dieu concerne tout le peuple Juif qui place sa confiance en lui. Donc se déclarer Fils de Dieu, ça concerne tout le peuple Juif. C'est une identité sociale. Les Juifs refusent à Jésus cette identité-là, et face à Pilate ils diront pour justifier la condamnation à mort de Jésus : *Nous avons une Loi, et selon cette Loi, il doit mourir, car il a prétendu être le Fils de Dieu.* (Jean 19,7).

L'identité sociale de Jésus, comme toute identité sociale, peut être une source de conflit si elle n'est pas admise par tous, ou validée par une autorité légitime.

Et qui peut avoir une légitimité suffisante pour pouvoir affirmer devant tout le peuple d'Israël que Jésus est le Fils de Dieu ? Personne, à part Dieu lui-même.

C'est là que le bât blesse, comme le fait remarquer l'évangéliste Jean au tout début de son Évangile : *Dieu, personne ne l'a jamais vu* (Jean 1,18). La seule autorité qui pourrait légitimer Jésus en tant que Fils de Dieu, personne ne l'a jamais vue.

C'est là que l'évangéliste Jean se démarque des autres Évangiles. Plutôt que de s'obstiner dans une affirmation que personne ne peut objectivement légitimer, Jean essaie de nous faire comprendre l'identité subjective de Jésus – les effets que Jésus peut avoir sur tout un chacun, par l'Esprit qu'il nous a laissé avec son enseignement et le témoignage de sa vie. Pour nous faire comprendre ça, on trouve sept paroles dans cet Évangile. Vous savez que dans la pensée biblique, sept, c'est le symbole de l'accomplissement. Donc ces sept paroles font le tour de tout ce que Jésus peut faire pour chacun de nous. Ces sept paroles commencent toutes de la même façon : moi, je suis. La première se trouve dans notre chapitre : *moi, je suis le pain de vie*. Elle sera suivie de six autres : *moi, je suis la lumière* (Jean 8,12) ; *moi je suis le bon berger* (Jean 10,11) ; *moi je suis la résurrection et la vie* (Jean 11,25) ; *moi je suis le chemin, la vérité, la vie* (Jean 14,6) et *moi, je suis la vraie vigne* (Jean 15,1).

Moi, je suis : ça renvoie directement à l'Ancien testament, à la réponse que Moïse reçoit du buisson ardent en Exode 3 à sa question sur comment nommer Dieu : la voix qui sort du buisson répond : moi je suis l'étant – c'est-à-dire je suis la vie elle-même.

Moi, je suis le pain de vie : tout un programme, qui a sans nul doute été développé dimanche dernier à propos des versets 24 à 35.

Aujourd'hui, on se concentre sur la réaction de contestation des Juifs dans notre passage, et sur ce qu'elle signifie pour nous aujourd'hui.

On ne peut pas imposer une identité sociale si elle n'est pas légitimée par une autorité reconnue de tous – et Dieu, personne ne l'a jamais vu. Donc pas plus du temps de Jésus qu'aujourd'hui, il n'existe d'autorité humaine reconnue de tous qui puisse légitimer Jésus en tant que Fils de Dieu vis-à-vis de tous les peuples de la terre. Du temps de Jésus, les Juifs auraient pu être une telle autorité – mais uniquement vis-à-vis des leurs, pas des autres peuples qui ont d'autres dieux. N'oublions pas que du temps de Jésus, pour les Romains qui occupent la Judée, c'est le culte impérial inauguré par Auguste qui s'est mis en place : l'empereur Auguste a déifié son prédécesseur César, et l'empereur Tibère, successeur d'Auguste, a déifié Auguste. Le Dieu des Juifs ne concerne que les Juifs – et les Juifs n'ont pas reconnu Jésus comme Fils de Dieu.

Alors, pour tous ceux qui ont connu Jésus, qui ont fait route avec lui, qui ont été ses disciples, qui ont vécu avec lui des expériences qui les ont bouleversés, comment faire pour partager ce qu'ils ne peuvent pas juste garder pour eux ? C'est le paradoxe de toute expérience existentielle : elle porte une force de vie telle qu'on se sent appelé.e à la partager – et en même temps ce qui a été vécu est totalement subjectif. C'est là que se joue la réelle divinité de Jésus : dans le fait que, bien que subjectif, ce que Jésus nous offre à vivre est universel, c'est-à-dire peut être partagé et vécu par d'autres.

Mais comment ?

L'évangéliste Jean nous propose deux pistes : celle du témoignage – partager ce que Jésus a fait pour nous – et celle de l'enseignement en « moi, je suis » – dire de manière imagée comment Jésus peut entrer en relation avec chacun de nous.

Ce qui se passe après ne nous appartient pas. Jean l'exprime en ces termes : *Personne ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'y entraîne, et moi je le relèverai au jour ultime.*

Ce qui nous appartient, c'est le témoignage et une catéchèse vivante. Parce que ce que Jésus a fait pour moi, ça serait vraiment dommage de ne pas le partager :-)

C'est quoi une catéchèse vivante ? C'est une catéchèse qui à la fois transmet une identité sociale et qui aide à devenir quelqu'un qui entre en relation avec Jésus.

L'identité sociale est celle de notre Église : protestante en version canal historique, avec une solide culture biblique et des racines huguenotes.

Aider à devenir quelqu'un qui entre en relation avec Jésus, c'est donner l'occasion de vivre des expériences spirituelles : faire l'expérience du dialogue intérieur et communautaire dans la prière, se mettre à l'écoute de la Bible de manière existentielle, méditer dans la présence de l'Esprit, s'engager dans le monde au service des plus démunis, se mettre à l'épreuve de l'éthique chrétienne. En gardant bien présent à l'esprit que nous n'avons qu'une obligation de moyens, pas de résultat, qui n'appartient qu'à Dieu : *Personne ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'y entraîne, et moi je le relèverai au jour ultime.*

L'un ne va pas sans l'autre :

- Transmettre seulement une identité, au quotidien pour résoudre les problèmes de la vie, ça ne sert en général pas à grand-chose.
- Rester uniquement dans l'expérience, ça peut vite dérapier dans la subjectivité sentimentale – voire la manipulation. Il faut un cadre – le cadre que s'est donné notre Église.

Ces deux pôles, Jésus les garde ensemble : Amen, amen je vous le dis : celui qui croit a la vie éternelle (v. 47).

- **Amen**, c'est une expression hébraïque, qui signifie en vérité, vraiment. On y retrouve la racine verbale aman qui signifie être solide, sûr, digne de confiance. Dans la pensée biblique, la foi - la confiance - n'est pas une croyance qui se nourrit de preuves, mais un mode d'existence, comme l'exprime André Chouraqui<sup>1</sup> : *"Pour moi croire ne consiste pas en une démarche intellectuelle disjointe des réalités de la vie – de ma vie. En hébreu la foi se dit emouna, une racine qui a donné au français le mot amen. Ce mot exprime l'état d'être de celui qui adhère, qui acquiesce à ce qu'il entend ou à ce qu'il voit. [...] Il s'agit beaucoup plus que de tenir une chose pour véritable ou d'en être persuadé. La foi qui est adhésion et adhérence engage non*

---

1 Chouraqui, André. *Ce que je crois*. Grasset, 1979. *Extrait du chapitre : Un pacte de sang.*

*seulement le jugement, mais l'être tout entier de l'homme : sa chair, sa pensée, son action."*

- **celui qui croit** : le verbe grec pour dire croire est étymologiquement lié à l'idée de convaincre, d'argumenter, d'apporter des preuves.

*Amen*, c'est le côté existentiel subjectif, et *croire*, c'est le cadre objectif opposable à tous. Une catéchèse vivante, c'est celle qui oscille entre ces deux pôles, et cette oscillation, cette tension entre ces deux pôles, c'est comme l'élastique du moteur d'un avion pour enfant : c'est la tension qui va lui permettre d'avancer – grâce à Jésus et sous le regard de ce Dieu que personne n'a jamais vu.

Amen.

**Coordination nationale Évangélisation – Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy  
75009 Paris  
Service Notes Bibliques et Prédications  
Contact : [nbpaepudf.org](http://nbpaepudf.org)

# Annexe : étude détaillée du texte

## Verset 6:41

**41 C'est pourquoi les Juifs grommelaient à son sujet, parce qu'il avait dit : "Moi je suis le pain qui descend du ciel".**

**les Juifs** : cette expression démontre que l'Évangile de Jean est écrit après la séparation du courant chrétien d'avec le courant juif pharisien qui subsiste après la destruction du temple de Jérusalem par les troupes de Titus en 70. Quand les autres Évangiles parlent des pharisiens ou des sadducéens pour nommer des courants juifs contemporains de Jésus, l'Évangile de Jean parle 'des Juifs' : il se considère donc comme en dehors de ce groupe. La séparation du courant chrétien naissant d'avec la religion juive dont il est issu est consommée : nous sommes au tournant du Ier siècle.

L'Évangile de Jean est-il **antisémite** ? Non, ce serait un anachronisme de qualifier l'évangile de Jean d'antisémite : l'adjectif 'sémite' apparaît à l'époque moderne pour qualifier "celui qui appartient au groupe ethnique et linguistique dont Sem est considéré comme l'ancêtre<sup>(1)</sup>". Au XIXe siècle, le terme est utilisé comme critère racial pour désigner Juifs et Arabes qui seraient reconnaissables à des critères physiques - une hypothèse non valide du point de vue scientifique, utilisée à des fins idéologiques dont la Shoah est l'un des aboutissements. L'adjectif reste utilisé pour désigner un ensemble de langues<sup>(2)</sup>.



*L'Église et la Synagogue, façade principale de Notre-Dame de Paris*

L'Évangile de Jean est hostile au judaïsme sclérosé et mortifère que dénonce Jésus chez certains de ses contemporains, notamment les autorités du temple - aux antipodes de la spiritualité vivante dont il témoigne tout au long de son ministère. L'interprétation de l'Évangile de Jean pose problème quand ce jugement contextuel à une époque et à certains courants du judaïsme contemporains de Jésus est posé comme absolu, valable pour tous les Juifs de tous les temps. Cette interprétation pervertie de l'Évangile de Jean se fait alors la justification d'un **antijudaïsme chrétien** (opposition au judaïsme en tant que religion, à distinguer de l'antisémitisme qui s'oppose comme nous venons de le voir à un groupe prétendument racial) qui a fait de lourds dégâts dans notre histoire - et continue à en faire ; la vigilance reste de mise. Ci-dessus l'illustration de la manière dont cet antijudaïsme s'est exprimé au Moyen-Âge sur nos cathédrales - ici à Paris. À gauche, l'Église est symbolisée sous les traits d'une femme portant les symboles de la royauté : sceptre surmonté d'une croix, couronne. À droite, la Synagogue est tournée en dérision : sa couronne est



tombée ; elle est aveuglée par le serpent du mal.

(1) Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales

: <https://www.cnrtl.fr/definition/sémite>

(2) Wikipédia - page [Sémites – Wikipédia \(wikipedia.org\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sémites)

**grommelaient** : pour traduire le verbe *gonguzō*, qui comme le verbe *grommeler*, est issu d'une onomatopée : on imagine les Juifs attroupés avec au-dessus une bulle de BD qui contient 'Grrr Grrr'.

**Moi je suis** : traduit le grec *egō eimi*. On retrouve sept fois cette expression dans l'Évangile de Jean :

1. [« Je suis le pain » Jean 6:35+48+51](#)
2. [« Je suis la lumière » Jean 8:12](#)
3. [« Je suis la porte » Jean 10:9](#)
4. [« Je suis le bon berger » Jean 10:11](#)
5. [« Je suis la résurrection et la vie » Jean 11:25](#)
6. [« Je suis le chemin, la vérité, la vie » Jean 14:6](#)
7. [« Je suis la vraie vigne » Jean 15:1](#)

Sept est le chiffre biblique de l'accomplissement : ces sept "je suis" expriment l'accomplissement du fait d'être, l'accomplissement du principe de vie, l'accomplissement de celui qui nous est donné à comprendre comme fils de YHWH, [le tétragramme divin donné en réponse à la question de Moïse au buisson ardent, un néologisme qui combine en hébreu le verbe être au passé, au présent et au futur](#). La Septante<sup>(3)</sup> traduit le tétragramme YHWH par *egō eimi o ōn - je suis l'étant*.

(3) **Septante (abréviation : LXX)** : Traduction grecque de la Bible hébraïque à destination de la diaspora juive qui ne comprenait plus l'hébreu, devenu langue morte liturgique (Remarque : Jésus et ses

contemporains ne parlaient pas hébreu mais araméen, une langue dérivée de l'hébreu). Selon la légende, la LXX fut rédigée par 72 docteurs juifs qui la réalisèrent en 72 jours sur l'ordre de [Ptolémée Philadèlpe](#) (238-246 av. J. C.), d'où sa dénomination de Septante. Le chiffre 72 renvoie aux 70 ou 72 langues parlées par les peuples mentionnés dans la filiation de Noé, qui dans la pensée biblique représentent la totalité du monde connu. [...] La LXX est la version de l'Ancien Testament utilisée dans les Évangiles, rédigés en grec.

## Verset 6:42

**42 Et ils disaient : "Celui-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph, celui dont nous avons de nos yeux vu le père et la mère ? Comment peut-il dire maintenant : je suis descendu du ciel ?"**

**je suis descendu du ciel** : pour traduire une tournure avec une forme participiale du verbe *eidō - voir* au parfait. Les Juifs témoignent de ce qu'ils ont vu, en tant que preuve opposable.

**je suis descendu du ciel** : la critique ne porte pas sur le fait de se considérer comme du pain. La métaphore du pain pour désigner un enseignement - une nourriture spirituelle - est un lieu commun. Ce qui pose problème, c'est de prétendre que ce pain est d'origine divine (le ciel comme métaphore de Dieu).

Le pain du ciel renvoie à l'épisode de la manne au désert, en [Exode 16](#). On peut constater qu'en Exode 16, on retrouve en leitmotiv le grommèlement des fils d'Israël (*loun* en hébreu, *(dia)gonguzō* dans la Septante). Grommeler semble leur être une seconde nature - mais à quel autre peuple cela peut-il bien nous faire penser ? ;-)

## Verset 6:43

**43** Jésus choisit de leur répondre en disant : "Ne grommelez pas entre vous.

**choisit de répondre** : traduit le verbe *apokrinō* qui veut dire au sens premier *juger* (*krinō* : trier, distinguer, décider, juger) comme devant être à part (*apo-*) et par extension *répondre*.

## Verset 6:44

**44** Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'y entraîne, et moi je le relèverai au jour ultime.

**l'y entraîne** : pour traduire le verbe *helkō*, qui signifie *tirer* (par ex. un chariot), *traîner de force, entraîner par son poids*. L'Évangile de Jean recourt à la prédestination comme explication du mal dans le monde : il y a ceux qui sont sauvés parce que choisis par Dieu - et ceux qui ne le sont pas.

**relèverai** : traduit le verbe *anistēmi* qui signifie *faire se lever* et au figuré *sauver*.

**ultime** : traduit *eschatos* qui signifie *extrême, dernier*, et au sens moral *le plus bas, le plus vil*. Le mot peut faire référence au jugement dernier, à la fin des temps : de cette signification est issu le mot *eschatologie* qui renvoie à la "[doctrine qui concerne le jugement dernier et le salut assigné aux fins dernières de l'homme, de l'histoire et du monde](#)".

La prédestination comme préalable à la résurrection à la fin des temps : le verset est dogmatique.

## Verset 6:45

**45** Il est écrit dans les prophètes qu'ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque écoute le Père et suit son enseignement vient à moi.

**Il est écrit** : l'expression est celle que le Nouveau testament utilise classiquement pour introduire une citation du Premier testament.

**dans les prophètes** : il s'agit d'une citation d'[Ésaïe 54,13 \(en parlant d'Israël\) : tous tes fils seront les disciple/élèves/enseignés de l'Éternel](#). Le verset se situe dans une vision du retour d'Israël au bonheur et à la prospérité.

## Verset 6:46

**46** Nul n'a vu le Père sinon celui qui vient de Dieu ; celui-là a vu le Père.

**Nul n'a vu le Père sinon celui qui vient de Dieu** : le début du verset reprend le thème de Jean 1,18

Les versets 45 et 46 affirment Jésus comme Fils de Dieu, seule voie possible vers Dieu. On retrouve la même affirmation que dans le prologue de l'Évangile : [Personne n'a jamais vu Dieu ; c'est son Fils \[...\] qui nous le fait connaître](#) (Jean 1,18).

## Verset 6:47

**47** Amen, amen je vous le dis : le croyant [en moi] a la vie éternelle

**amen** : translittération de l'interjection hébraïque *amen*, qui signifie *en vérité, vraiment*. On y retrouve la racine verbale *aman* qui signifie *être solide, sûr, digne de confiance*.

Dans la pensée biblique, la foi - la confiance - n'est pas une croyance qui se nourrit de preuves, mais un mode d'existence, comme l'exprime André Chouraqui<sup>(4)</sup> : "*Pour moi croire ne consiste pas en une démarche intellectuelle disjointe des réalités de la vie - de ma vie. En hébreu la foi se dit emouna, une racine qui a donné au français le mot amen. Ce mot exprime l'état d'être de celui qui adhère, qui acquiesce à ce qu'il entend ou à ce qu'il voit. [...] Il s'agit beaucoup plus que de tenir une chose pour véritable ou d'en être persuadé. La foi qui est adhésion et adhérence engage non seulement le jugement, mais l'être tout entier de l'homme : sa chair, sa pensée, son action.*"

(4)Chouraqi, André. *Ce que je crois*. Grasset, 1979. *Extrait du chapitre : Un pacte de sang*.

**croyant** : traduit un participe présent du verbe *pisteuō* qui signifie *placer sa confiance en, croire à la réalité de*.

Le verbe *pisteuō*, *placer sa confiance en*, est dérivé de l'adjectif substantivé *pistos*, *la foi, la confiance*, dérivé étymologiquement du mot *peithō* qui signifie *faculté ou talent de persuader, éloquence*.

Là où '*amen*' évoque l'adhésion existentielle, le *croyant/pistos* évoque celui qui a été convaincu par des arguments objectivement solides. Un verset qui résume à lui seul les deux pôles du mot foi tirailé entre sa signification biblique/hébraïque et sa signification grecque/philosophique. Dans ce tiraillement s'origine l'irréductible différence qui oppose témoignage et prosélytisme. Et de là le malaise qui fait écrire à Paul Tillich dans la *Remarque introductive* de son livre *Dynamique de la foi* : "*Dans le langage religieux, tant populaire que théologique, on trouverait difficilement un terme qui souffre autant d'incompréhensions, de déformations et de définitions contestables que celui de 'foi'. Il fait partie de ces mots qui ont besoin qu'on les soigne avant de pouvoir les utiliser pour soigner les hommes. Aujourd'hui, il génère plus la maladie que la santé. Il trouble, il égare, il suscite tour à tour le scepticisme et le fanatisme, la résistance intellectuelle et la reddition émotionnelle, le rejet d'une religion authentique et l'asservissement à des contrefaçons.*"

**la vie éternelle** : traduit l'expression *zōē aiōnion* :

- *zōē* renvoie à la vie par opposition à la mort (pour dire la vie comme processus biologique, on emploie le mot *bios*)

- Les Grecs anciens ont pour la notion de temps trois types de référentiels :
  - le *chronos*, c'est le temps qui se déroule et que nous pouvons mesurer chronologiquement, fait d'une accumulation d'événements particuliers
  - ces événements particuliers sont des moments particuliers, avec leurs temporalités intrinsèques. Ces occasions qui se présentent de basculer dans quelque chose de différent sont appelées *kairos*
  - le tout se situe dans un éon (grec : *aiōn*), un grand processus qui englobe le tout, et dont la question est de savoir s'il s'agit d'un éternel recommencement ou d'un processus linéaire orienté vers une fin. La compréhension de l'éon est métaphysique : elle dépend de la représentation que l'on se fait du monde et de ses origines.

De là les différentes traductions possibles pour *aiōn* : durée de la vie, vie, destinée, temps, éternité, âge, génération, monde, ce qui existe de toute éternité, entité divine (par opposition à *anthropos* - homme).

La "vie des éons" renvoie donc à une qualité de vie qui transcende notre nature humaine biologique. C'est la qualité de vie à laquelle permet d'accéder la nouvelle naissance dans l'Esprit à laquelle fait référence le dialogue entre Jésus et Nicomède qui précède notre péricope.

## Verset 6:48

**48Je suis le pain de vie.**

**pain** : traduit *artos* qui désigne du pain de froment, un pain de qualité.

**vie** : même mot *zōē* qu'au verset précédent.

## Verset 6:49

**49 Vos pères ont mangé dans le désert la manne et ils sont morts.**

**désert** : traduit l'adjectif substantivé *erēmos* qui signifie *désertique, solitaire*.

**manne** : translittération du mot hébreu *man*. Voir en [Exode 16,31](#) : *Les Israélites donnèrent à cette nourriture le nom de manne. Elle ressemblait à des graines de coriandre ; elle était blanche et avait un goût de gâteau au miel*. Le mot provient du pronom interrogatif *man - quoi ?* cf [Exode 16,14-15](#) : *Lorsque la rosée s'évapora, quelque chose de granuleux, fin comme du givre, restait par terre. Les Israélites le virent, mais ne savaient pas ce que c'était, et ils se demandèrent les uns aux autres : « Qu'est-ce que c'est ? » Moïse leur répondit : « C'est le pain que le Seigneur vous donne à manger.*

## Verset 6:50

**50 Celui-ci est le pain qui descend du ciel afin que celui qui en mange ne meure pas.**

**qui descend du ciel** : reprise de l'expression qui avait choqué les Juifs au verset 42.

**ne meure pas** : Jésus poursuit la comparaison de manière à faire comprendre que le pain dont il s'agit n'est pas une nourriture terrestre, mais spirituelle.

## Verset 6:51

**51 Je suis le pain vivant descendu du ciel afin que quiconque mange de ce**

**pain vive pour l'éternité. Le pain que moi je donnerai c'est ma chair, pour la vie du monde.**

**vive** : traduit le verbe *zaō*, de la même famille que le mot *zōē*.

**pour l'éternité** : traduit le mot *aiōn* : voir signification au verset 47.

**chair** : traduit le mot *sarx* qui signifie la *chair* (en tant que constituant du corps, par opposition au sang, aux intestins et aux os), le *corps* (par opposition à l'âme), la chair comme aliment, c'est-à-dire la *viande*.

**vie** : toujours le mot *zōē*.

**monde** : traduit le mot *kosmos*, qui signifie *l'ordre, la discipline, l'organisation* - et par extension *l'ordre de l'univers, l'univers*.

Le mot *kosmos* renvoie à diverses notions de la philosophie grecque - qui sont très éloignées de la notion de création/univers dans la pensée biblique. Quand on regarde quels mots hébreux *kosmos* traduit dans la Septante, on ne trouve aucun mot qui corresponde à *monde* ou *univers* : *kosmos* traduit des mots hébreux qui signifient *armées* (célestes, c'est-à-dire les astres), *ornements* (en tant que vêtements/accessoires qui marquent la fonction ou le statut social), *délices*.

L'utilisation du mot *kosmos* dans l'Évangile de Jean renvoie donc à la compréhension du monde des philosophes grecs. Et on ne s'étonnera donc pas que ce 'monde' issu de la philosophie (et non de la pensée biblique) soit connoté négativement : ce monde éloigné du Dieu biblique est à sauver.